

venir aux frais de voyage jusqu'à Paris. Il est arrivé dans la grande ville, épuisé, sans un sou, et qui plus est, sans savoir un mot de français. Après bien des démarches, il finit par trouver un de ses compatriotes, un étudiant en médecine, qui le conduisit chez son sauveur.

Pasteur l'accueillit comme s'il avait été millionnaire, le soigna, le plaça dans un hôtel, le guérit et le renvoya chez lui muni d'une bonne somme d'argent.

Il a actuellement près de quatre-vingt patients, riches et pauvres ; les riches paient pour les pauvres, et tous sont soignés sans distinction de rang ou de fortune.

Les enfants de Newark (Etats-Unis), dont je vous ai parlé dans ma dernière causerie, sont arrivés à Paris. Ils sont accompagnés de M^{me} Ryan, une Canadienne-Française, qui leur servira d'interprète.

Toute l'Amérique attend des nouvelles avec impatience.

* * *

Le fils du plus grand peintre français, Missionnier, vient d'être mordu aussi par un chien enragé, et a été sauvé par Pasteur.

Et cependant, cet homme étonnant, qui a fait faire à la médecine le plus grand pas que l'on ait jamais constaté, n'est ni médecin ni chirurgien. C'est tout simplement un savant qui, fils d'ouvrier, a su, par la seule force de son génie, s'élever à la tête des savants du monde entier.

Comme tous les hommes vraiment forts, il est modeste, d'une modestie incroyable, qui ne donne que plus de relief à son génie.

Je vous donnerai prochainement une esquisse de sa vie, qui est un encouragement que doivent suivre tous les jeunes gens qui veulent arriver par le travail.

LÉON LEDIEU.

HISTOIRE DU JOUR

MONSIEUR.—Sais-tu quel est pour moi le meilleur moment de la journée?... C'est le soir, quand, le travail terminé, je viens tranquillement m'installer au coin du feu, le cigare aux lèvres, pour lire mon journal jusqu'au coup de dix heures... Ne trouve-tu pas ?

Madame.—Si, si.

Monsieur.—Je crois même que, malgré le vent, le froid, la neige, je préférerais l'hiver à toute autre saison, rien que pour les délicieux moments de repos qu'il nous procure... Et toi ?

Madame.—Moi aussi, certainement.

Monsieur.—Voyons ce que dit le journal..... Chambres... Accidents... Picotes..

Madame (très doucement).—Mon ami...

Monsieur.—Hein ?

Madame.—Laisse-là ton journal ; j'ai à te parler.

Monsieur.—Ah !

Madame.—Il s'agit de notre fille Angèle.

Monsieur.—Je t'écoute.

Madame.—Tu sais que ses dix-huit ans ont sonné.

Monsieur.—Vraiment !... Je n'ai rien entendu.

Madame.—Dix-huit ans ! C'est l'époque où l'enfant se transforme en femme ! C'est l'âge de la grâce et de la beauté par excellence ! C'est le moment... Bref, c'est le moment où il faut songer à marier toute jeune fille !

Monsieur.—Et j'y songe bien souvent, va !... Dans chaque jeune homme que je coudoie, je pense voir un futur gendre... Tous les matins je me prépare à recevoir quelque demande... Evidemment, jolie comme elle l'est, Angèle trouvera sans peine un époux.

Madame.—Je suis de ton avis... à condition que nous la conduisions dans le monde.

Monsieur.—Penses-tu que ce soit bien nécessaire ?

Madame.—Nécessaire, non ; mais indispensable. Il faut aller au devant de l'occasion et ne pas attendre qu'elle vienne vous trouver...

Monsieur.—Pour la saisir aux cheveux, c'est connu... Il y a cependant une fable qui prouve que la fortune vient en dormant.

Madame.—Tiens ! tu m'ennuies avec tes fables !

Monsieur.—Voyons, voyons, ma chère, ne te fâches pas...

Madame.—C'est que vous êtes tellement contraignant... Aussi, nous mènerons Angèle dans le monde ; c'est convenu.

Monsieur.—Oui, oui, c'est convenu, nous l'y mènerons, nous l'y traînerons, s'il le faut.

Madame.—Oh ! rassure-toi, il n'y a, sous ce rapport, aucune inquiétude à avoir... Mais nous devrions commencer sans tarder...

Monsieur.—Certainement, tout de suite !... d'ici à un mois ou deux.

Madame.—Pourquoi pas à la fin de l'hiver ?... C'est immédiatement qu'il faut la produire.

Monsieur.—Comment ? Immédiatement... Tu es donc bien pressée de te débarrasser d'Angèle ?

Madame.—Mon Dieu ! Es-tu impatientant !... Non, je ne suis pas pressée de m'en débarrasser ; seulement, il faut la marier, et dès lors...

Monsieur.—Enfin, produisons-la, puisque la formalité est indispensable... (A part.) Oh ! mes soirées au coin du feu !

Madame.—Allons ! te voilà gentil !... Veux-tu me passer l'encrier, mon ami ?

Monsieur.—Certainement... Tu as une lettre à écrire ?

Madame.—Oui, mon ami ; quelques lignes à M^{me} Bloch.

Monsieur.—La grande couturière ?

Madame.—Oui, mon ami ; il faut bien lui commander...

Monsieur.—Quoi donc ?

Madame.—...Mais une toilette pour Angèle.

Monsieur.—Une toilette !... Chez M^{me} Bloch ! Crois-tu que la tailleur ordinaire ne ferait pas la chose aussi bien ?

Madame.—Tu n'y penses pas... ! Une robe de bal !...

Monsieur.—Ah ! Nous allons donc au bal ?

Madame.—Mais oui ; j'oubliais de te dire, j'ai reçu une invitation de la famille Rougemont à une sauterie qu'elle donne aujourd'hui en huit... Ainsi, tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... Angèle sera en rose pâle avec écharpe bleue ; un peu, très peu, décolletée en carré, les manches mi-longues... Elle aura un succès pour son entrée dans le monde !...

Monsieur (ahuri).—Oh ! Nos bonnes soirées au coin du feu !...

Madame.—Et toi, mon ami, ne ferais-tu pas bien de te commander un habit neuf ?...

Monsieur (avec éclat).—Oh ! quant à cela, non ! Voilà déjà bien assez de dépenses !...

Madame.—Tu as tort de te fâcher.

Monsieur (furieux).—Je ne me fâche pas.

Madame.—Si l'on peut dire !... Tu es rouge !... Ce n'est pas bien ; on croirait que tu n'aimes point ta fille, que...

Monsieur.—Allons ! une scène !... (Résigné.) Eh bien, écris au tailleur.

Madame.—A la bonne heure ! Tu es charmant !

Monsieur (à part).—Si l'on savait ce que cela coûte de marier sa fille !...

Madame.—Là, c'est fait !... Tiens ! pendant que j'y suis, je vais encore envoyer quelques lettres.

Monsieur (inquiet).—A qui ?...

Madame.—Mais aux Duronchel, aux Cevignac, aux...

Monsieur.—Assez ! assez !... Que leur veux-tu à tous ces gens-là ?

Madame.—Je désirerais, si cela te convient, mon cher ami, les inviter à venir un soir passer tout intimement une ou deux heures avec nous...

Monsieur (stupéfait).—Quoi ? Nous allons recevoir à présent ?...

Madame.—Il le faut bien, mon ami... Va ! cela m'ennuie assez !... Nous devons cependant bien rendre les politesses que l'on nous fait... Et puis les Duronchel ont un fils charmant, et les Cevignac un neveu parfait !

Monsieur (avec un profond soupir).—Soit ! nous recevrons !

Madame.—D'ailleurs ce sera sans grand appareil : quelques thés, le soir, une ou deux séances de musique, un petit bal...

Monsieur.—Pas possible !... Un bal ! Dans ton salon exigü et ta salle à manger toute étroite !... Mais on ne saura pas bouger !

Madame.—Bah ! cela se fait partout.

Monsieur (timidement).—Et tu crois qu'il est bien nécessaire ?...

Madame.—Indispensable ! te dis-je.

Monsieur (avec un soupir plus profond encore).—Nous recevrons donc !

Madame.—Certainement... Ah ! il faudra aussi que nous prenions un jour.

Monsieur.—Un jour ?

Madame.—Oui, un jour pour recevoir les visites, comme font toutes nos connaissances.

Monsieur (ne sachant plus où il est).—Nous allons recevoir tant de visites ?...

Madame.—Comment donc !... Voyons, le mardi te va ; nous choisirons le mardi, de trois à cinq.

Monsieur (avec un soupir insondable).—Le mardi, soit !... C'est tout ?...

Madame.—Absolument !... Là, tu as été charmant... Tu verras que ce sera plus amusant que tu ne le crois.

Monsieur.—Oh ! je n'en doute pas...

Madame.—Puis, parfois, nous aurons du monde à dîner, nous dînerons en ville.

Monsieur (obsédé).—Hélas ! Mon coin du feu ! Mon journal !

Madame.—Puis encore nous ferons à notre tour des visites... Demain, par exemple, il faudrait bien que tu ailles déposer nos cartes chez les Rougemont, simple question de politesse.

Monsieur (complètement hébété).—Bien !

Madame.—Ensuite tu passeras chez le papetier pour demander des cartes d'invitation, des menus et des carnets de danses ; chez le gantier...

Monsieur.—Est-ce tout ?

Madame.—Oh ! d'ici à demain... Tiens ! Dix heures qui sonnent.

Monsieur.—Et je n'ai pas lu mon journal... (Mélancolement). Et ça ne fait que commencer !

Madame.—Montons-nous nous coucher ?

Monsieur.—Comment donc ! Comment donc !... (A part). Heureusement que je n'ai qu'une fille.

CARLOS.

HIVERNALES

A UNE AMIE

Si l'oiseau vers une autre plage,
Loin des brumes aux fronts glacés,
S'enfuit dans un lointain voyage,
Oublieux des bonheurs passés ;

S'il va chercher sous d'autres frises
Un nid plus chaud pour ses petits,
Et pour ses amours d'autres brises
Au fond des grands bois reverdis ;

C'est que le froid cache la terre
Sous son manteau cristallisé,
C'est que le bois est sans mystère,
C'est que l'hiver est arrivé.

Je sais d'autres bois sans verdure,
D'autres hivers au front bruni,
Un autre oiseau qui sans murmure
Pourrait un jour quitter son nid.

Offre lui sous ton toit de chaume,
Pauvre, un abri contre l'hiver,
Donne-lui reine, en ton royaume
L'hospitalité du bois vert.

Ignorant d'une autre patrie,
Son cœur, sous ces nouveaux climats,
Saura de la saison flétrie
Près de toi braver les frimas.

NOËL PAYS.

Montréal, décembre 1885.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les personnes dont les dents sont agacées par les fruits acides ou non mûrs, ou par un acide venant de l'estomac, dans certains cas d'aigreurs ou de renvois, peuvent faire cesser très vite cette sensation désagréable, en promenant dans la bouche soit un petit morceau de borax (borate de soude) gros comme un grain d'orge ; soit une pincée de bicarbonate de soude, soit un petit morceau de craie.

Un homme ne sait jamais bien vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées.